

Général FAURY

UNE DOCUMENTATION NOUVELLE

SUR

LA CAMPAGNE POLONO-RUSSE

DE 1920

Le Livre du Général Sikorski

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1929

7168 1/2

Général FAURY

UNE DOCUMENTATION NOUVELLE

SUR

LA CAMPAGNE POLONO-RUSSE

DE 1920

Le Livre du Général Sikorski

INSTYTUT
BADAŃ LITERACKICH PAN
BIBLIOTEKA
20-330 Warszawa, ul. Nowy Świat 7
Tel. 26-62-67

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

1929

Extrait de la *Revue Militaire Française*, mars 1929.

Biblioteka Sembrartum
Klasyfik. Lit. Polskiej U. J. P.

8103.

12 987



UNE DOCUMENTATION NOUVELLE

SUR LA CAMPAGNE POLONO-RUSSE DE 1920

Le Livre du Général Sikorski

La collection des mémoires édités par la librairie Payot, pour servir à l'histoire de la Guerre mondiale, s'est enrichie en octobre dernier d'une œuvre particulièrement intéressante, parue sous la signature du général de division L. Sikorski, de l'armée polonaise. Le maréchal Foch en a écrit la préface, ce qui constitue certainement pour un public français la plus chaude des recommandations.

Sous le titre *La Campagne polono-russe de 1920*, le général Sikorski présente l'historique des opérations qu'il a personnellement dirigées, pendant les mois de juillet et d'août, comme commandant d'abord du Groupe de Pologne, puis de la Ve armée polonaise; c'est à proprement parler une partie de ses « Mémoires » qu'il livre au grand public; et la notoriété de l'auteur, l'ampleur des rôles qu'il a joués soit pendant, soit après la guerre, suffiraient à retenir l'attention.

Mais, dans le but d'élever son sujet, le général Sikorski a eu l'heureuse idée de placer les opérations ressortissant à son commandement dans le cadre général où elles ont été exécutées. C'est ainsi que ses combinaisons ne sont qu'une partie de la manœuvre dirigée par son commandant de Groupe d'armées, le général J. Haller, et conçue à un échelon plus élevé par son commandant en chef, le

maréchal J. Pilsudski. Il nous montre d'autre part les adversaires qui lui sont directement opposés, agissant suivant la conception d'ensemble élaborée par le haut commandement soviétique.

Immédiatement, l'intérêt du sujet rebondit : c'est l'histoire de la belle victoire polonaise, qui a consacré le régime actuel de l'Est européen; c'est également celle de l'échec définitif de la grande Révolution, promise par le Gouvernement des Soviets à l'aurore de son établissement.

Le but de cette étude est de placer le lecteur français dans l'ambiance nécessaire pour lire avec fruit l'ouvrage du général Sikorski; de lui en signaler les parties les plus intéressantes; de lui éviter enfin certains étonnements, que peut faire naître l'ignorance des conditions particulières dans lesquelles les armées opposées se trouvaient placées. Nous insisterons en particulier sur les opérations, dont le caractère paraîtra une nouveauté à ceux qui ont vécu à peu près exclusivement la guerre de stabilisation.

* * *

I. — CARACTÉRISTIQUES DES ARMÉES EN PRÉSENCE ET DES OPÉRATIONS SUR LE FRONT ORIENTAL EN 1920

L'organisation polonaise. Conséquences de l'improvisation.

Pour un observateur superficiel, l'armée polonaise de 1920 présente une architecture moderne. Le maréchal Pilsudski l'a organisée avec une véritable passion; il était aidé dans cette tâche par son ministre de la Guerre, le général Sosnokowski, un administrateur de talent, et par une mission française, riche en compétences, placée sous les ordres du général Henrys. Mais le temps a manqué à toutes ces bonnes volontés pour donner des assises solides aux institutions militaires de la Pologne; *l'armée, issue de*

la Révolution de novembre 1918, a dû se constituer, sans jamais cesser de combattre, au cours d'une série de campagnes où le front n'a jamais été stabilisé; c'est potrquoi, derrière une façade qui paraît imposante, elle présente en réalité tous les caractères d'une improvisation laborieuse, réalisée à une époque d'exaltation de la foi patriotique.

Pour juger sans partialité une œuvre accomplie dans des temps si difficiles, il est nécessaire d'abord d'oublier l'aspect ordonné et cohérent, la richesse et le luxe des organisations que nous avons connues sur le front occidental et dont le développement s'est toujours produit à la faveur de certains répits; il nous faut ensuite faire un léger effort d'esprit, pour nous reporter à l'époque de la formation des armées de la Révolution ou de celles de la Défense nationale en 1870.

La première constatation que faisait un officier français débarquant à Varsoviè en 1920, c'était le manque d'homogénéité des formations polonaises.

L'unification des esprits constituait la pensée dominante du jeune gouvernement polonais; dans ce but, il avait composé chaque armée avec des unités d'origine différente.

Les plus nombreuses provenaient des trois anciennes armées occupantes, russe, autrichienne et allemande; elles apportaient dans l'amalgame, avec une expérience incontestable, leurs qualités et leurs défauts particuliers. Elles présentaient un trait commun : bien qu'ayant appartenu à des camps opposés, elles avaient toutes terminé la guerre sur une défaite.

Les légions polonaises avaient au contraire échappé à cette mauvaise fortune; elles étaient certes entrées en campagne dans les rangs de la monarchie austro-hongroise; mais après des aventures diverses, toutes s'en étaient séparées et avaient été dissoutes avant la chute des Empires centraux; elles ne purent d'ailleurs se reconstituer qu'à la faveur de la victoire de l'entente. C'étaient des troupes très jeunes d'expérience, mais douées d'un moral ardent

et animées d'une foi inébranlable dans les destinées de leur pays.

Les six divisions formées en France avaient été recrutées, soit avec des volontaires américains d'origine polonaise, soit avec des Polonais qui avaient combattu dans les rangs de l'Entente. Arrivées en Pologne dans une forme splendide, complètement organisées et armées, elles étaient parmi les plus cohérentes de toutes les unités polonaises. L'encadrement, assuré à l'origine par des Français, était devenu exclusivement polonais.

L'armée polonaise comptait enfin de nombreuses formations composées de *volontaires*, de toute origine et de tout âge.

Pendant la période de création, qui s'est étendue de novembre 1918 à juillet 1919, chaque unité apportait son matériel. Il s'ensuivit que l'armement polonais devint un véritable musée; l'on y trouvait tous les modèles anciens et récents qui avaient été en service sur les différents fronts européens.

Les premiers stocks épuisés, la question des munitions entra très vite dans une phase aiguë et resta toujours angoissante. Il n'existait aucune installation de fabrications de guerre; en fait, l'armée polonaise se ravitailla, soit par des prises sur l'ennemi, soit par apports venus de France. On peut affirmer que, sans l'aide de notre pays, la Pologne eût dû cesser la lutte avant la victoire.

En tout cas, l'armée polonaise n'a jamais connu la richesse d'armement que nous considérons comme une nécessité absolue sur nos fronts occidentaux. L'artillerie organique des divisions variait de six à huit batteries, mais beaucoup d'unités étaient incomplètes. Il n'existait pas d'artillerie de corps d'armée. La dotation en munitions resta toujours inférieure à la valeur du pauvre stock de 1914, que nous avons jugé si insuffisant.

L'aviation était peu nombreuse; une armée s'estimait très riche si elle disposait de sept ou huit appareils!

Il n'y avait enfin d'autres camions automobiles que ceux amenés de France par l'armée Haller; le manque d'entretien et le mauvais état des chaussées en eurent bien vite raison.

Dans ce chaos de formations si différentes d'origine et d'armement, il ne pouvait être question d'unité de réglementation et de doctrine. D'ailleurs, le langage militaire polonais n'avait fait aucun progrès depuis l'asservissement de la Pologne et ne correspondait pas à la technique des armées modernes. Au début, chacun composa son vocabulaire; et il arriva fréquemment qu'un ordre signé par un officier éduqué en Autriche fut inintelligible pour un subordonné provenant de Russie ou d'Allemagne.

On dira que nous avons connu et surmonté une partie de ces difficultés sur le front occidental, où combattirent à la fois des Français, des Britanniques, des Belges, des Portugais, des Italiens et des Américains; mais il est deux maux dont nous n'avons jamais senti la gravité au même point que la Pologne, ce sont l'insuffisance des cadres et le manque d'instruction de la troupe.

L'armée polonaise ne possédait pas en 1920 le personnel nécessaire pour encadrer toutes ses formations: la qualité et la quantité manquaient à la fois. Nous parlons naturellement de l'ensemble, car nous avons connu beaucoup d'exceptions très honorables et même des individualités remarquables. Mais il faut reconnaître qu'un nombre d'officiers relativement considérable accusaient de la fatigue et n'étaient plus aptes à supporter les émotions et les responsabilités des opérations en rase campagne; n'oublions pas que six années de guerre ininterrompue pesaient sur leurs épaules. C'est en vain que le maréchal Pilsudski, à qui on ne peut refuser un sens très aigu du commandement, fait appel à tous les caractères, sacrifiant au besoin les conditions d'âge et d'expérience; les officiers qualifiés pour prendre la tête des régiments et des divisions sont en nombre très inférieur aux besoins.

La situation est encore plus critique en ce qui concerne le recrutement de l'état-major. Certes, il serait injuste de méconnaître la valeur des deux majors généraux, qui se sont succédé à la « Place de Saxe », en juillet et août 1920, le général Stanislas Haller, dont la fine culture faisait ressortir les brillantes qualités professionnelles, et le général Rozwadowski, à l'imagination débordante, à l'activité inlassable, au robuste optimisme, qui ne connut jamais une heure de doute. Mais si les rôles de direction purent être assurés dans les bureaux de Varsovie d'une façon satisfaisante, aux armées, les chefs d'état-major des unités supérieures à la division étaient seuls brevetés; tous les autres emplois étaient tenus par un personnel improvisé ou confiés aux jeunes élèves de l'École Supérieure de Guerre polonaise, dont l'intelligence et la généreuse ardeur ne compensaient pas l'insuffisance des études, qu'il avait fallu réduire à trois mois.

Pour mettre un dernier trait à cette esquisse déjà sombre, nous constaterons plus tard qu'en pleine crise, le maréchal Pilsudski n'a pas pu trouver les personnalités nécessaires pour assurer le commandement de ses armées et de ses groupes d'armées.

A une telle faiblesse des cadres correspondait fatalement *une insuffisance extraordinaire de l'instruction de la troupe*. A côté de quelques belles unités, et, pour n'en citer qu'une, nous signalerons au lecteur la 18^e division, qu'il verra à l'œuvre dans les récits du général Sikorski, l'armée polonaise comptait réellement trop de régiments qui donnaient l'impression d'un rassemblement de recrues, qui rappelaient à notre esprit les « Marie-Louise » ou les mobilisés de la Loire, si riches de bonne volonté, mais si pauvres d'expérience!

Quand le soldat ne sait ni se servir de ses armes, ni même les entretenir, et c'était le cas fréquent en Pologne, toutes les idées que nous nous sommes faites en France sur le combat se trouvent faussées. L'armement moderne ne

produit des effets terrifiants qu'entre des mains expertes; sauf dans les secteurs où opéraient les unités éduquées sur le front occidental, *le feu polonais, comme d'ailleurs le feu bolchevique, était le plus souvent peu efficace.*

Où la prépondérance du feu ne s'exerce pas, c'est le mouvement seul qui produit le succès. La faillite du feu était même si complète, que la cavalerie reparut naturellement sur le champ de bataille; et nombreux sont les exemples de rencontres à l'arme blanche entre unités à cheval, ainsi que d'escadrons abordant au galop des batteries d'artillerie ou des bataillons d'infanterie et les sabrant. Nos camarades français eurent souvent la vision d'un retour à un passé déjà lointain, à l'époque napoléonienne.

Une armée qui présente un caractère aussi accusé d'improvisation ne peut être que le reflet immédiat de la race. La troupe polonaise est donc endurante, d'une aptitude à la marche qui nous remplit d'étonnement; dans des conditions extraordinaires de dénuement et de pénurie de vivres, les divisions abattent pendant plusieurs jours de suite des étapes de 40 kilomètres et peuvent fournir à l'occasion des raids de 50 à 60 kilomètres. Au moral, les traits distinctifs sont la vivacité d'esprit, la bravoure et l'enthousiasme que produit la résurrection de la patrie, mais aussi une facilité extrême à passer de l'exaltation à l'abattement. C'est l'entraînement militaire seul qui donne la solidité; l'armée polonaise n'a pas eu le temps de l'acquérir.

L'armée bolchevique.

Heureusement pour nos alliés, leurs adversaires ne sont pas mieux préparés à la lutte; même pénurie de matériel, même insuffisance des cadres, même absence d'instruction, mais également même résistance physique. Du point de vue moral, l'avantage restera aux Polonais, qui combattent pour un idéal élevé. Si quelques unités bolcheviques,

fortement constituées en ouvriers communistes, ont foi en l'avenir de la révolution mondiale, la masse recrutée dans la classe paysanne veut la paix et le repos; pour la galvaniser, les commissaires font des promesses de pillage; mais du jour où l'offensive marquera un temps d'arrêt, le mirage s'évanouira; ce sera la chute irrémédiable.

L'influence de l'espace.

Ainsi la campagne de 1920 a été un duel entre deux armées improvisées; c'est la première notion, qu'il ne faut pas perdre de vue pour comprendre les événements de la guerre polono-russe. Mais il en est une seconde, dont l'importance peut échapper au lecteur qui n'a pas connu les difficultés du front oriental : *c'est la faible densité des forces engagées sur des théâtres d'opérations très étendus.*

Pour s'en faire une idée, il suffit de comparer les fronts et les effectifs, d'une part en France en novembre 1914, c'est-à-dire au moment où la guerre s'étend de l'Alsace à la Mer du Nord, d'autre part, en Pologne en août 1920, à l'époque où les mesures d'organisation donnent leur plein effet.

Pour un front de 650 kilomètres, les Alliés disposent de 100 divisions environ.

Pour un front de 1.000 kilomètres, les Polonais disposent de 29 divisions.

De tels écarts dans les conditions d'application des forces ne sont pas sans influencer considérablement la stratégie et la tactique.

Si nous avons pu faire en France une guerre à front continu, et il en résultait une simplification singulière de la sûreté stratégique, c'est que nous disposions de deux éléments de puissance, les effectifs et le feu. Ces deux données du problème échappaient à la fois aux Polonais. Après des essais, qui tournèrent au tragique et dont nous relaterons le dernier, *nos alliés durent donc renoncer à la défen-*

sive d'arrêt, en tant que procédé généralisé à tout un front stratégique; l'application en fut simplement limitée à certains secteurs, renforcés par la nature ou par la fortification et toujours d'étendue restreinte.

Comment comprendre alors la défensive stratégique?

Sous la pression des événements, le commandant polonais revint à la méthode magistralement exposée par Napoléon dans une lettre au prince Eugène en 1809; il fit de la défensive agressive, appuyée sur une utilisation rationnelle des grands obstacles du sol. Mais qu'on ne se leurre pas! la défensive agressive est au fond faite d'attaques. Et si nous exceptons les deux cas particuliers de la défense de la tête du pont de Varsovie et de la Vistule en amont de cette ville, nous constaterons qu'en août 1920 les Polonais ont toujours attaqué.

L'attaque était considérée sur le front occidental comme une opération difficile; il fallait avant tout s'assurer de la supériorité du feu sur l'adversaire. Mais en 1920, sur le front polonais, on nous pardonnera d'insister encore sur ce point, le feu du défenseur n'est pas un obstacle au mouvement de l'assaillant. Heureusement d'ailleurs! car, faute de munitions et de soldats instruits, ce dernier eût été incapable de produire les effets d'écrasement ou de neutralisation que nous jugions indispensables en France. Pour forcer à la retraite des troupes d'un moral aussi instable que celles que nous avons analysées plus haut, il suffit dans la plupart des cas de les menacer sur leurs flancs ou sur leurs arrières. *Le feu devient l'accessoire; la décision est généralement obtenue par une manœuvre de mouvement.* Et comme les fronts sont discontinus, les chefs qui possèdent de l'imagination et de l'audace voient s'ouvrir devant eux le champ varié des combinaisons, dont les guerres de la Révolution et de l'Empire nous ont offert jadis de si riches exemples.

C'est ce qui explique cet aspect de chassé-croisé que prennent la plupart des opérations de 1920. L'escrime stra-

téologique des fronts orientaux est un mouvement perpétuel; sur une menace bien dirigée, l'adversaire rompt, puis se fend de nouveau, si on lui laisse quelque répit. Dans ces conditions, les *batailles deviennent rares*, du moins dans la forme violente où nous les entendons.

On peut même constater qu'il y a bataille dans deux cas seulement : lorsque l'un des partis, complètement coupé de sa retraite, refuse de se rendre et essaie de se faire jour; c'est ce qui se produira à Lida pendant les dernières opérations de la campagne; ou bien lorsque l'un des adversaires violé délibérément les règles du jeu et néglige audacieusement le risque d'être tourné, pour essayer de rompre de haute lutte le dispositif opposé. C'est une bataille de ce dernier genre, que le général Sikorski expose au public français; le lecteur averti y découvrira facilement une sorte de transition entre les rencontres ondoyantes et mouvementées, si fréquentes sur le front oriental, et les actions plus simples mais plus sévères, que nous avons connues sur le front occidental.

*
* *
*

II. — LA DÉFAITE POLONAISE, LA BATAILLE DU BUG.

La trame du livre du général Sikorski se présente sous la forme d'un drame en quatre actes, suivi d'une conclusion :

- 1° La défaite des Polonais sur leurs frontières;
- 2° La bataille du Bug;
- 3° La manœuvre de la Vistule et dans ce cadre, la bataille livrée entre la Wkra et la Narew par la V^e armée polonaise;
- 4° L'exploitation du succès polonais et la destruction des armées soviétiques.

La conclusion comporte l'examen critique des causes de la victoire polonaise et de la défaite bolchevique.

La défaite polonaise et la retraite.

Le premier acte est tout entier rempli par la faillite du front continu, que les Polonais avaient établi sur leur frontière dans les conditions les plus défavorables d'étendue de terrain et de faible densité de troupes; leur dispositif comprenait un simple cordon très ténu, sans réserve derrière. La stratégie bolchevique reposait au contraire sur un jeu d'échelons judicieux, permettant à la fois la manœuvre et les coups de force par concentration.

La décision fut immédiate; les armées soviétiques rompaient du premier choc le cordon polonais et entamaient une poursuite vigoureuse. Tous les efforts tentés par nos alliés pour rétablir un front avec les débris de leur dispositif initial aboutissaient à la formation de nouveaux cordons, qui subissaient le même sort que le premier.

On peut s'étonner de la confiance que le commandement polonais avait placée dans un système de défense aussi précaire. C'est qu'il suivait les errements pratiqués avant lui sur le même théâtre d'opérations par les Allemands, les Autrichiens et les Russes. Les belligérants de 1915-1916 et 1917 avaient en effet réussi à constituer un front continu, relativement solide; comme *ils disposaient de millions d'hommes*, appuyés sur un matériel considérable, ils avaient en quelque sorte dominé l'espace. Sur la même étendue de terrain, Bolcheviques et Polonais ne pouvaient mettre en ligne *que quelques centaines de mille hommes*, démunis de matériel; ils étaient perdus dans l'espace.

On doit rendre cette justice aux Bolcheviques qu'ils furent les premiers à reconnaître l'évolution stratégique due au bouleversement des facteurs numériques; dès le mois de juin, ils rompirent le cordon polonais du front sud par le seul effort de leur cavalerie, massée sous les ordres de Budienny. Le Commandement polonais attribua cet échec à l'infériorité numérique de sa propre cavalerie, au

lieu d'y voir l'insuffisance de sa doctrine stratégique; il fallut la débâcle du front nord pour lui ouvrir les yeux.

Ce qu'il y avait de plus grave dans la défaite et dans la retraite de juillet, ce n'était pas le terrain perdu, encore qu'il fût très considérable; c'était le relâchement des ressorts moraux dans une armée jeune et impressionnable. A cette époque, en effet, l'esprit public marquait en Pologne une véritable dépression; la classe ouvrière était minée par une propagande communiste, habilement entretenue par l'ennemi; les paysans et ce qu'on appelle en Orient l'« intelligence » accusaient une certaine lassitude; on s'était habitué aux succès faciles; la guerre, qui traînait sur les frontières éloignées, n'intéressait plus. L'armée subissait donc la misère, sans recevoir le moindre réconfort de l'arrière; elle se sentait abandonnée par l'opinion; déjà avant l'attaque bolchevique, certains symptômes de découragement avaient préoccupé sérieusement le Commandement; le choc de l'ennemi, reçu dans des conditions désavantageuses, fut le coup de grâce.

Jusqu'au Bug, la retraite polonaise est un effondrement ininterrompu; aucune résistance ne tient.

La bataille du Bug.

Sur le Bug, deux armées se ressaisissent : le groupe de Polésie, sous les ordres du général Sikorski; la IV^e armée, que commandait le général Skierski. L'auteur nous permettra d'être d'un avis différent du sien au sujet du rôle joué par la IV^e armée, dont nous avons suivi les efforts et dont il n'a pas connu toutes les difficultés; si certaines unités ont donné des signes d'usure manifestes, d'autres étaient restées saines et ont tenu tête à l'ennemi avec bonheur. On lira d'autre part avec intérêt le parti que le général Sikorski sut tirer du terrain et de la forme de défensive essentiellement active qu'il adopta.

Il ne semble pas que le Commandement polonais ait

conservé longtemps l'espoir de remporter un succès décisif à cette occasion; mais il prolongea la lutte, pour gagner du temps. Cette bataille est du genre de celles que nous avons livrées à Guise et sur la Meuse, pendant la retraite de 1914. *Le répit que donnèrent les actions engagées sur le Bug a permis au maréchal Pilsudski de monter une nouvelle manœuvre, en s'affranchissant des servitudes imposées jusqu'alors par une retraite continue, et de commencer le regroupement de ses forces.*

*
* *

III. — LA MANOEUVRE DE LA VISTULE, LA BATAILLE DE LA WKRA (1)

Le plan de la manœuvre de la Vistule.

L'étude de la manœuvre de la Vistule et celle de la bataille de la V^e armée sur la Wkra constituent la partie la plus importante du livre du général Sikorski.

L'auteur attribue sans conteste la paternité de la conception de la manœuvre au maréchal Pilsudski.

Nous croyons utile, pour la clarté de cet exposé, d'en rappeler les fondements essentiels, qui sont contenus dans l'ordre devenu historique du 6 août.

Cette fois, c'en est fini de la dispersion des efforts. *Le danger le plus menaçant est au nord; la presque totalité des unités polonaises y feront face, et seront engagées à fond dans une bataille, dont Varsovie sera l'enjeu.* Sur le théâtre d'opérations du Sud, où la cavalerie de Budienny se montre pourtant si pressante, une seule armée est laissée, avec mission de couvrir uniquement Léopol et la région des pétroles.

Les forces destinées à la bataille décisive sont partagées en deux groupes d'armées :

Le groupe d'armées du Nord, comprenant les II^e, I^{re} et

(1) Voir le croquis n^o 1.

V^e armées, doit cesser toute résistance sur le Bug, se dérober vers l'ouest, et venir occuper une position défensive, couvrant immédiatement la capitale; il s'agit encore d'un front continu assez étendu, jalonné par la Vistule en aval de Deblin, par la tête du pont fortifié de Varsovie, par le Narew et l'Orzyc.

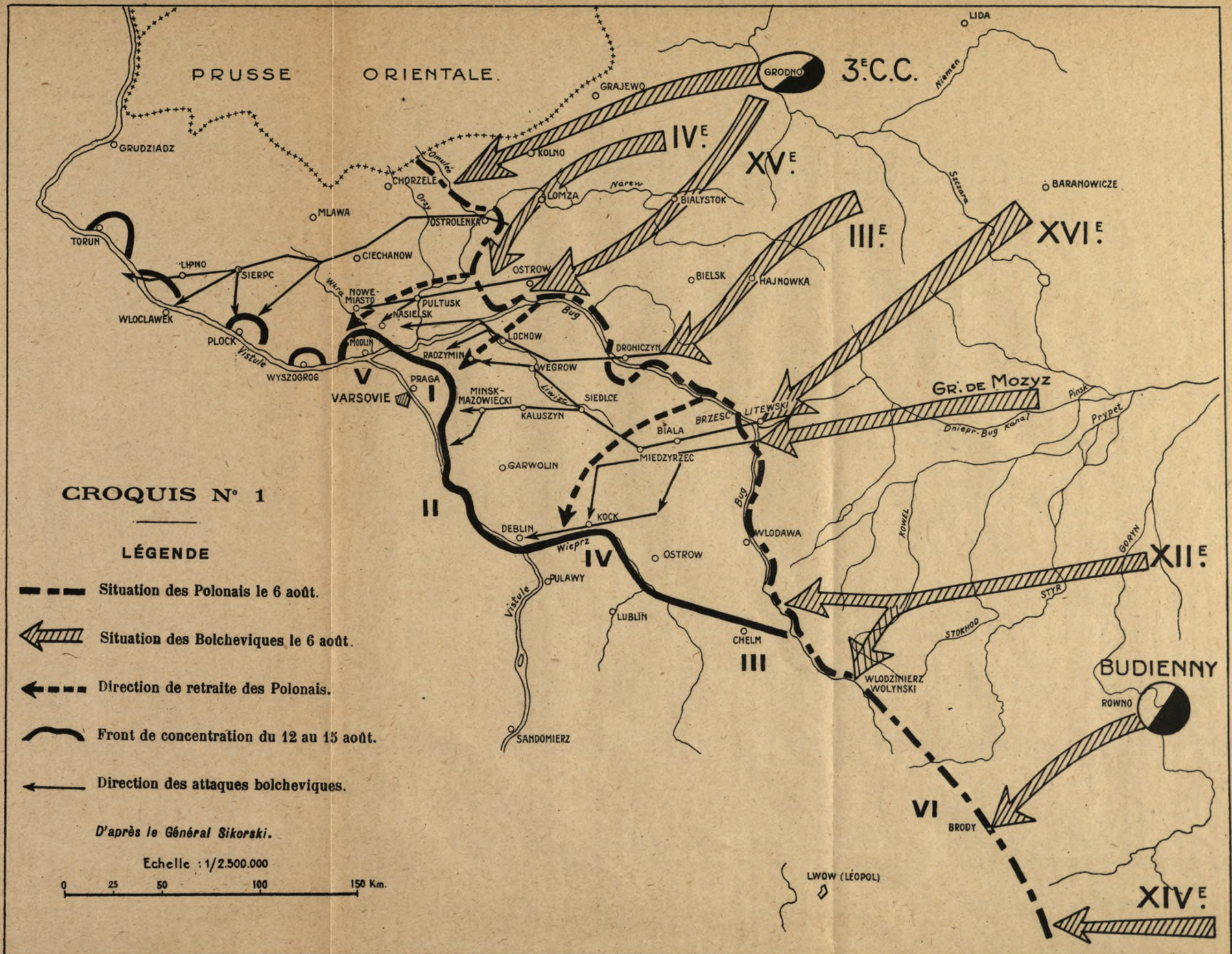
Le groupe d'armées du Centre est formé par les IV^e et III^e armées, dont les unités ont été empruntées soit au groupe d'armées du Nord, soit au théâtre d'opérations du Sud. Il se rassemble sur le Wieprz inférieur et dans la région au sud d'Ostrow, c'est-à-dire sur une base perpendiculaire au front défensif défini plus haut. Il attaquera droit au nord contre le flanc gauche et les arrières de la masse principale bolchevique, lorsque cette dernière sera fortement engagée sur Varsovie. La date du déclenchement est naturellement réservée.

Les modifications à la mission de la V^e armée.

Par suite de la nouvelle répartition des forces, le groupe de Polésie était dissous, et le général Sikorski prenait le commandement de la V^e armée, celle qui devait opérer à l'aile nord du dispositif polonais.

L'ordre du 6 août menait à une bataille, qui s'est déroulée du 14 au 17. Dans ce laps de temps, déjà long pour des opérations de guerre de mouvement, les prescriptions du Commandement polonais ne subirent de modifications importantes que dans les parties intéressant la V^e armée.

C'est que la conception du maréchal était fondée sur l'hypothèse la plus simple et la plus vraisemblable que l'on pût faire le 6 août sur l'ennemi, et que corroboraient d'ailleurs les renseignements reçus à la même date : il admettait que la masse bolchevique marchait directement sur Varsovie. Cette impression était partagée par tout l'État-major général polonais; et il fut même question, à un moment donné, de faire déboucher la V^e armée à l'est



de la Narew et de l'Omulec, pour la jeter du nord au sud sur les arrières de l'ennemi engagé à fond contre Varsovie. Seuls, le général Weygand et le général Henrys émirent des doutes sur les intentions prêtées aux Bolcheviques et demandèrent qu'on les vérifiât.

En réalité, le Commandement soviétique prenait vers la même époque la décision de remonter son axe d'offensive beaucoup plus au nord; il consacrait à l'attaque directe de Varsovie le tiers de ses forces seulement; le gros devait exécuter un mouvement tournant de grande amplitude, passer la Vistule entre Modlin et Plock et prendre Varsovie à revers.

Cette nouvelle orientation des armées bolcheviques n'affirmait pas les dispositions essentielles du plan du maréchal Pilsudski. La défense de la tête de pont de Varsovie se trouvait facilitée. Les chances de succès de la contre-attaque polonaise devenaient d'autant plus sérieuses que l'ennemi s'affaiblissait en face d'elle; son action promettait d'être d'autant plus féconde que la masse adverse s'aventurait plus loin vers l'ouest.

Par contre, rien ne subsistait de la mission assignée à la V^e armée. Elle devait à l'origine défendre simplement la ligne de la Narew et de l'Orzyc; mais ces deux rivières étaient franchies par l'ennemi, avant même que le général Sikorski fût en mesure de s'y opposer. En arrière, il n'existait aucun obstacle continu sur lequel pût s'amorcer une résistance; la Wkra n'offrait de positions favorables à la défense que par la partie inférieure de son cours. Enfin, les effectifs accordés à la V^e armée étaient hors de proportion avec ceux que l'envahisseur accumulait contre elle.

Il fallut donc, en partant d'une appréciation erronée des intentions de l'ennemi, découvrir en premier lieu la vérité; puis donner au général Sikorski une mission qui s'adaptât à la situation nouvelle. De toute façon, le Commandement polonais ne pouvait laisser les Bolcheviques développer

tranquillement une manœuvre débordante, qui les amenait sur les arrières des armées de Varsovie et de Modlin; puisque le terrain n'offrait aucune facilité pour barrer la route de l'adversaire, il ne restait que la ressource de l'accrocher par l'attaque. Nous voici bien loin de l'idée initiale d'une défense linéaire!

Le général Sikorski était arrivé sur les lieux le 9 août; il vit très vite clair dans le jeu de l'ennemi. Il devait avoir affaire dans un délai très court à la XV^e armée bolchevique, que la III^e appuyait de très près au sud, et dans un avenir plus lointain à la IV^e, qui défilait plus au nord. Il eut quelque peine à faire admettre son point de vue par le Commandement supérieur; il réussit néanmoins à obtenir d'abord l'autorisation de concentrer son armée sur la Basse Wkra, puis la désignation d'un objectif qui cadrerait à peu près avec ses intentions. Il reçut l'ordre d'attaquer la XV^e armée rouge; pour le reste, on lui laissa, ou il prit en fait toute initiative.

Le général Haller et le maréchal Pilsudski se résignaient enfin à puiser dans leurs réserves les forces nécessaires pour nourrir le combat de la V^e armée à la demande des événements; en fait, les effectifs de cette dernière s'accrurent jusqu'au 17 août, au fur et à mesure que son action rencontrait plus de difficultés ou gagnait d'importance.

Les pages que le général Sikorski consacre aux discussions auxquelles le remaniement du plan polonais donna lieu sont parmi les plus instructives de son livre. Un public non averti croit volontiers que le Commandement doit être doué d'une sorte de pouvoir de divination qui lui permet de se faire une certitude sur les intentions de l'ennemi, avant même tout indice d'exécution ou de préparation. Hélas! Un chef, si haut placé soit-il, n'est qu'un homme! et jusqu'ici la transmission de la pensée n'est pas admise parmi les artifices de la stratégie. On objectera que Napoléon paraît bien avoir saisi en plusieurs occasions la conception de ses adversaires, au moment où ces derniers

prenaient leur décision; mais on oublie volontiers qu'il commit aussi des erreurs. En stratégie, la recherche de la vérité est une œuvre qui relève à la fois de la science et de l'art; tout ce qu'on peut demander au Commandement, c'est de montrer dans la discrimination des hypothèses qui s'offrent à son esprit de la méthode, de la perspicacité, un sens psychologique avisé et... du bonheur. Nous reviendrons d'ailleurs plus loin sur ce sujet.

La bataille de la Wkra.

Il fallut plusieurs jours pour ajuster la V^e armée à la situation, qu'elle devait dominer; les décisions furent même tardives. En fait, le général Sikorski fut obligé d'engager la bataille avant d'avoir terminé la concentration de ses unités et dans des conditions stratégiques singulièrement dangereuses; son armée était menacée d'enveloppement au moment même où elle débouchait de la Wkra.

Il n'est pas dans nos intentions de narrer les épisodes de la bataille de la Wkra; ce serait déflorer l'œuvre du général Sikorski. Le lecteur admirera sans réserve l'action du jeune commandant d'armée : recevant une mission difficile, il arrête une idée de manœuvre simple et forte; il y adapte méthodiquement tous ses moyens dans une succession harmonieuse d'efforts combinés; il persévère dans ses décisions, malgré des risques qui s'annoncent chaque jour plus variés et plus grands et qu'il affronte audacieusement, après les avoir calculés; il excelle enfin à faire passer dans l'âme de ses soldats et de ses officiers la volonté implacable et la foi en la victoire qui l'animent. Il nous offre le beau modèle d'une bataille conçue avec art et conduite de bout en bout.

La comparaison des dispositifs opposés au début de l'engagement laissait prévoir l'enveloppement de la V^e armée; au bout de quatre jours de lutte, le général Sikorski avait rompu le front ennemi entre le centre et l'aile droite; il se

trouvait ainsi sur les communications des forces adverses, qui avaient justement mission de le tourner. Il est rare de trouver un exemple aussi caractérisé d'une mauvaise situation stratégique initiale, renversée par une bonne exécution tactique.

Quelques éclaircissements sur le rôle du général Weygand.

Les lecteurs français sauront gré au général Sikorski de la sincérité avec laquelle il souligne les services rendus par le général Weygand.

A peine débarqué à Varsovie, le général français insiste près du Gouvernement polonais sur la nécessité d'arrêter la retraite au Bug et de profiter du répit accordé par cette première résistance pour préparer une nouvelle bataille, à laquelle participeront toutes les disponibilités qu'il est possible de prélever sur le front sud.

C'est encore lui qui attire le premier l'attention du Commandement polonais sur l'éventualité d'un mouvement tournant de l'aile droite bolchevique et sur l'importance que le rôle du général Sikorski prend dans ce cas.

Dès que les événements confirment ses pronostics, il s'emploie à mettre l'accord entre les points de vue des différents commandements; il s'attache en même temps à faire préciser la mission de la V^e armée, puis les conditions de concentration et les renforcements d'effectifs qui en résultent, en vue d'obtenir de l'action offensive exigée par la nouvelle situation une fixité de direction, une opportunité et une puissance qui garantissent le succès.

On ne s'étonnera donc pas qu'une grande communauté d'idées se soit établie entre le général Weygand et le général Sikorski; au cours des discussions dans lesquelles le sort de son armée fut fixé, le général polonais n'eut pas de soutien plus avisé et plus perspicace que le général français.

C'est la première fois que le voile a été discrètement levé

sur le rôle joué en Pologne par le général Weygand. Oserons-nous exprimer le regret d'avoir été limité dans notre curiosité aux questions intéressant le Groupe de Polesie et la V^e armée?

La bataille sur la tête de pont de Varsovie.

La bataille de la Wkra est l'épisode le plus brillant de la lutte engagée par le commandant du Groupe d'armées du Centre pour la défense de la capitale. L'énergie et le patriotisme du général Haller devaient être soumis à une dure épreuve par les événements qui se passaient sur la tête de pont de Varsovie. Malgré les fils de fer, malgré un renforcement très sérieux d'artillerie, la 1^{re} armée fut sur le point d'être rompue en son centre et les coureurs ennemis parvinrent le 14 août, à 15 kilomètres des ponts de la Vistule; pour rétablir la situation, il fallut engager la plus grande partie des réserves du groupe d'armées dans des contre-attaques opiniâtres, qui se prolongèrent durant deux jours. Plus au sud, la II^e armée n'avait affaire qu'à des unités isolées, qui ne purent franchir la Vistule.

Le 16 août marque une date mémorable dans les fastes militaires de la Pologne.

A la fin de la journée, le général Haller pouvait déclarer que sa mission défensive était terminée. Des deux groupements que formait le dispositif ennemi, celui du Sud s'était dépensé contre la défense de Varsovie, sans avoir atteint son objectif; celui du Nord était accroché si sérieusement que sa cavalerie seule poursuivait le mouvement tournant vers la Basse Vistule; l'offensive bolchevique était donc définitivement enrayée.

En même temps, le groupe d'armées du Centre était passé à l'attaque.

*Le maréchal Pilsudski prend le commandement
du groupe d'armées du centre.*

Le général Sikorski s'est avant tout proposé d'écrire l'histoire de ses commandements; la part faite dans son étude aux autres chefs polonais se trouve en conséquence réduite au minimum indispensable, pour donner une idée de l'ensemble de la manœuvre.

Or, l'offensive du Groupe du Centre a pris dès le début et conservé jusqu'à la fin le caractère d'une poursuite en terrain libre, c'est-à-dire d'une opération qui manque à l'expérience de la plupart des anciens combattants des fronts occidentaux.

Il nous a donc paru intéressant d'accorder à cette question des développements que l'on ne trouve pas dans l'ouvrage du général Sikorski (1).

Pour donner une impression exacte des opérations des armées du Centre, il faut placer au premier plan le chef qui les a dirigées avec une énergie passionnée. C'est le maréchal Pilsudski en personne.

Le maréchal quittait Varsovie dans la nuit du 12 au 13 août, vingt-quatre heures par conséquent avant le commencement de la bataille sous les murs de la capitale.

Il laissait sur place le Grand Quartier Général et n'emmenait qu'un état-major réduit à quatre ou cinq officiers. Arrivé à Pulawy, il s'installait près du Quartier général de la IV^e armée, et prenait le commandement effectif du groupe d'armées du Centre.

Cette attitude du chef suprême, qui abandonne la conduite de l'ensemble pour diriger l'une des parties seulement, a donné lieu à des appréciations diverses; on peut tout au moins l'expliquer. Le maréchal n'avait trouvé per-

(1) Les pages qui vont suivre contiennent quelques extraits d'un article paru sous nos initiales dans les fascicules de février et mars 1922 de la *Revue Militaire Française*; nous avons cru inutile de rappeler chaque fois cette référence.

sonné pour commander sa masse de manœuvre; ou plutôt il ne disposait que de deux généraux qualifiés pour assurer trois commandements importants, la IV^e armée, la III^e et le groupement de ces deux grandes unités. D'un tempérament essentiellement offensif, il estimait que le succès de sa conception reposait avant tout sur la soudaineté, la rapidité et la continuité de l'attaque prévue sur les arrières de l'ennemi; il prit donc l'affaire en main.

Détaché à cette époque près du commandant de la IV^e armée, nous avons vécu quelques-unes de ces journées tragiques aux côtés du maréchal; témoin de ses efforts, nous les signalerons à l'occasion; le lecteur jugera dans quelle mesure la réussite de la contre-offensive polonaise peut être attribuée à l'action personnelle du maréchal Pilsudski.

Dès son arrivée, il s'emploie à la préparation morale et matérielle de l'opération, dont il a assumé la responsabilité; suivons son activité à la IV^e armée, la seule sur laquelle nous possédions des renseignements.

Les unités viennent d'atteindre la région de concentration. Toutes ont participé à la retraite. Les unes, et nous pensons aux 14^e et 21^e divisions, ont conservé tout leur esprit combatif, parce qu'elles ont eu des rencontres heureuses avec l'ennemi; mais les autres présentent un certain degré de dépression. Toutes sont fatiguées; les effectifs sont très diminués par la dysenterie; le dénuement est extrême. Le maréchal voit toutes les troupes, parle aux officiers et aux soldats, remonte les courages; il fait hâter l'incorporation des renforts, la mise en état du matériel, les ravitaillements en vivres et en munitions; il s'assure que ses ordres sont exécutés avant le départ.

Son action sur le Commandement n'est pas moins féconde.

D'une part, les renseignements signalaient la présence sur le front de l'armée d'un fort détachement bolchevique, dénommé « Groupe de Mozyr »; en l'absence de

toute précision sur sa force numérique, on l'estimait à deux divisions; son rôle paraissait être celui d'une flanc-garde par rapport à la masse ennemie. D'autre part, la IV^e armée devait tenir la tête du dispositif d'attaque, la III^e débouchant en échelon refusé à une distance d'une demi-étape. Sur ces données, le commandant de la IV^e armée établit un projet d'opérations fort raisonnable : tout en préparant un engagement très sérieux sur son front, il organise une sûreté très serrée de son flanc découvert; à cet effet, il échelonne fortement son aile droite. Le seul défaut de ce plan méthodique, presque classique, était de constituer une sorte de compromis entre deux conditions contraires, la prudence et la rapidité; comme tous les objectifs assignés à l'armée se trouvaient à 80 kilomètres de la base de départ, il devenait bien difficile de les atteindre dans le temps imposé, qui avait été fixé à deux journées.

C'est alors que le maréchal intervient; dans un ordre très court, il prescrit d'attaquer à fond et sur tout le front à la fois; il prend complètement sous sa responsabilité les risques de l'aile droite. Et les événements lui ont donné raison; le groupe de Mozyr n'était qu'une bulle de savon, qu'il a crevée.

La contre-offensive des armées du centre.

Le 16 août, les divisions de la IV^e armée partent à pleine vitesse; le groupe de Mozyr est dispersé au premier choc et ses débris fuient dans toutes les directions; tous les objectifs sont atteints et même largement dépassés par la 14^e division, superbe unité que commande le général Kornarzewski, le vice-ministre de la Guerre actuel.

Le lendemain, l'armée atteint la chaussée de Varsovie à Brzesc-Litewski, entre Minsk-Mazowiecki et Sieldce; c'est le premier but de l'offensive. Vers la fin de l'après-midi, la 14^e division, arrivant à plein train du Sud, fait sa jonction

à Minsk avec la 15^e division de la 1^{re} armée, venant de Varsovie, c'est-à-dire de l'ouest; quand les deux mâchoires de l'étau se resserrent, le gros des deux divisions rouges, qui forment l'aile gauche de la XV^e armée bolchevique, se trouve coupé de toute issue; les Polonais prendront dans cette région 10.000 hommes et 40 canons.

Le maréchal avait donc réussi, pendant les trois journées de préparation, à réveiller chez tous les exécutants, du commandant de l'armée au dernier soldat, ces qualités d'entreprise et d'audace qui forment le fond du caractère polonais et qu'une longue retraite avait quelque peu assoupiés.

La III^e armée s'était concentrée dans des conditions particulièrement laborieuses; une partie de ses unités arrivaient en chemin de fer par des voies encombrées; d'autres accouraient du front sud en se frayant un passage à travers les Bolcheviques; elles ne purent être réunies que la veille de l'attaque, dans la soirée. A part la cavalerie, aucune troupe n'avait eu le temps ni de se reposer ni de se compléter.

L'armée formait deux groupements, le Groupe de choc, le Groupe défensif, ce dernier servant de flanc-garde vers l'Est. Malgré les difficultés de la préparation, le Groupe de choc atteignit ses objectifs en deux journées; le 17 au soir, il parvenait à Miedzyrzec et Biala.

Il n'avait eu qu'un engagement sérieux avec l'ennemi; à son aile droite, la 3^e division rencontrait en arrivant à Wlodawa une division bolchevique, qui venait de franchir le Bug, l'attaquait aussitôt et la culbutait.

On peut affirmer que la contre-offensive polonaise avait réalisé au maximum les conditions de la surprise.

Le secret avait été si bien gardé que le 16 au matin le groupe de Mozyr défilait tranquillement devant le front d'attaque de la IV^e armée en une longue colonne, dont l'avant-garde avait reçu l'ordre de jeter un pont sur la Vistule! Assailli dans une formation aussi vulnérable, il

ne put opposer la moindre résistance; sa disparition découvrait l'aile sud de la XVI^e armée bolchevique.

La surprise stratégique s'annonce plus complètement encore que la surprise tactique. *Non seulement le Commandement soviétique n'a pas prévu l'attaque polonaise, mais il donne encore l'impression d'avoir été frappé de paralysie par la rapidité de l'avance de ses adversaires.* Ni le commandant de la XVI^e armée rouge, ni celui du front, ne prennent à temps les mesures nécessaires pour réorganiser la sûreté de leur flanc sud; quand finalement ils ordonnent la retraite, les unités au contact des Polonais sont déjà prisonnières, ou en déroute. C'est en faisant appel aux qualités de marche de ses troupes, que le maréchal Pilsudski a créé la situation irréparable dans laquelle le commandement rouge se débattait.

En deux jours, la contre-offensive polonaise a produit son plein effet. Dans la soirée du 17, les XVI^e et III^e armées bolcheviques abandonnent complètement leurs positions devant Varsovie et se mettent en pleine retraite vers le nord-est. D'autre part, la XV^e armée vient d'être battue au nord de Modlin par le général Sikorski et la IV^e armée se voit déjà menacée sur ses communications.

Non seulement les Polonais avaient gagné la bataille, mais ils se trouvaient encore dans une situation stratégique si favorable qu'ils pouvaient espérer la destruction complète des armées adverses, à condition de conserver dans la poursuite la rapidité obtenue dans l'attaque décisive.

IV. — L'EXPLOITATION DU SUCCÈS (1)

Le plan suivant lequel le maréchal Pilsudski organisa la poursuite procédait de l'idée naturelle de couper de la Russie les forces bolcheviques et de les acculer à la frontière de la

(1) Voir croquis n° 2.



Prusse orientale. A cet effet, chacune des quatre armées polonaises (1) devait faire face au nord et pousser droit devant elle, jusqu'à l'extrême limite des forces des hommes et des chevaux.

La conséquence de cette conception si simple est que les quatre armées terminent leur course à la frontière à des dates différentes, quoique très rapprochées, dépendant de leur éloignement du but final.

L'objectif est atteint le 22 à Mlawa, le 23 à Chorzele par la I^{re}, le 24 à Kolno par la IV^e et le 25 à Grajewo par la II^e.

Chaque fois qu'une porte se ferme, un paquet d'unités bolcheviques se trouve coupé, se rend ou passe en Prusse.

Si l'on étudie d'un point de vue élevé cette poursuite devenue célèbre, on est frappé de la physionomie particulière que les opérations ont revêtue, non seulement suivant la situation des armées et les résistances de l'ennemi, mais encore suivant l'influence que le commandement supérieur a pu prendre sur les exécutants.

Le maréchal Pilsudski s'est installé à Siedlce; il conserve les armées du Centre sous ses ordres immédiats; son autorité sur celles du Nord est plus lointaine et s'exerce par l'intermédiaire du commandant du groupe d'armées.

Étudiions d'abord ces dernières :

La 1^{re} armée n'a pas le sentiment de la victoire, parce qu'elle a eu des accidents au cours de la bataille défensive. Elle perd le contact et joue entre ses voisins un vague rôle de liaison, d'une utilité douteuse. Celles de ses unités qui atteignent la frontière allemande ne lui appartiennent pas en propre; ce sont des divisions prélevées sur la V^e armée.

(1) Quatre armées seulement ont pris part à la poursuite : la V^e, la I^{re}, et la IV^e, et le Groupe de choc, qui prend la dénomination de II^e armée; l'ancienne II^e armée était supprimée; le Groupe défensif devenait III^e armée.

Les opérations de poursuite à la V^e armée.

Les troupes du général Sikorski nous offrent au contraire l'exemple d'une opération presque classique. Pour elles en effet, la poursuite est bien l'exploitation immédiate d'un succès déjà chèrement payé; elles n'étaient pas fraîches au début de l'engagement; elles se sont dépensées sans compter pendant plusieurs jours dans des combats très durs; elles seront encore obligées de fournir des efforts très considérables, avant de cueillir tous les fruits de la victoire.

Les 18 et 19 août sont de nouvelles journées de bataille. La IV^e armée bolchevique essaie de se faire jour. Pour lui venir en aide, la XV^e, bien que déjà battue, tente une contre-attaque désespérée; ses forces la trahissent et le 20, elle s'effondre. Alors seulement commence la poursuite polonaise.

Mais l'ennemi n'étant que partiellement vaincu, le général Sikorski n'est pas encore débarrassé de toutes les servitudes de sûreté qui, depuis le début des opérations, ont entravé sa liberté d'action. Tandis qu'avec sa droite, il achève l'écrasement de la XV^e armée, qui fuit en déroute, il riposte avec sa gauche par un martellement continu aux coups que la IV^e armée ne cesse de lui porter.

C'est alors que surgit le III^e corps de cavalerie bolchevique; après avoir couru jusqu'à la Vistule, les Cosaques ont été rappelés d'urgence; ils reviennent avec un moral surexcité par des succès faciles. Gay-Khan, qui les commande, est l'un des chefs les plus hardis et les plus complets de la cavalerie russe. Il prélève au passage les quelques bataillons communistes qui forment l'élite de la IV^e armée, et se jette à l'improviste près de Mlawa sur les têtes de colonnes de la V^e armée polonaise; profitant de l'extrême fatigue de ses adversaires, il s'ouvre un passage à cheval et à coups de sabre.

Il ne s'agissait là d'ailleurs que d'un accident. En réalité

la poursuite a porté ses fruits; coupée de ses communications, la IV^e armée bolchevique disparaît aussi complètement que la XV^e. Le butin ramassé par les Polonais s'élève à 20.000 prisonniers, 60 canons et plus de 300 mitrailleuses.

Ce que nous voulons souligner, ce sont d'abord les risques que le général Sikorski eut à surmonter au cours même de la poursuite; c'est ensuite une idée, que nous engageons le lecteur à ne pas perdre de vue en parcourant les pages magistrales que l'auteur a consacrées à ces derniers épisodes de la bataille de la Wkra. La poursuite n'a pas été, comme on serait tenté de le croire, le geste instinctif des troupes de l'avant, qui constatent une défaillance de l'adversaire et se jettent immédiatement à ses trousses. Si elles avaient été consultées, les unités, qui venaient de vaincre, auraient demandé avant tout un répit; s'étant données généreusement pendant la bataille, elles étaient exténuées. En réalité, on a poursuivi par ordre; pour triompher de la lassitude et de l'épuisement des exécutants, il a fallu les injonctions impérieuses du commandant de l'armée. Le général Sikorski a certainement dépensé dans la poursuite autant de volonté et d'opiniâtreté qu'au cours de la bataille; ce n'est qu'à force d'énergie qu'il a pu faire passer dans l'âme de ses soldats l'implacable obstination qui l'animait et qu'il les a entraînés jusqu'à l'objectif final.

Le Groupe d'armées du Centre au cours de la poursuite.

Toute autre était la situation des armées commandées directement par le maréchal Pilsudski. N'ayant éprouvé pendant les journées des 16 et 17 août que des résistances très courtes et de faible importance, elles abordaient, en pleine possession de tous les moyens, un adversaire fatigué par une longue série de marches, puis impressionné par l'insuccès de ses efforts devant Varsovie, enfin terrorisé par l'apparition inattendue de la contre-attaque polonaise.

En dépit des ordres de leur commandement supérieur,

les troupes des III^e et XV^e armées bolcheviques n'avaient plus que l'idée de fuir; pour comble d'infortune, leurs directions de retraite étaient coupées sous un angle presque droit par les axes de poursuite des armées adverses.

La IV^e armée polonaise.

Les opérations de la IV^e armée polonaise peuvent se résumer ainsi :

Les 18 et 19 août, elle traverse la XVI^e armée bolchevique, qui fuit en complète déroute de l'ouest à l'est. Le 20, à Ostrow, elle aborde de flanc la III^e armée rouge, dans laquelle elle pénètre. Le 22, à Lomza, elle heurte des colonnes de la XV^e qui essaient de se dérober à l'étreinte des troupes du général Sikorski, et les rejette vers le nord. Elle arrive le 24 à Kolno, juste à temps pour barrer le passage au corps de Gay-Khan; tous les efforts du fougueux cavalier se brisent devant l'inflexibilité des divisions posnaniennes; le lendemain, convaincu de son impuissance, il passe en Prusse.

Dans le bilan des prisonniers ramassés par les soldats du général Skierski, on trouvera des représentants de la plupart des divisions bolcheviques qui ont combattu sur le front nord-est. C'est de l'épopée!

Mais l'épopée est plus facile à écrire qu'à réaliser sur le terrain. Traverser une armée paraît une opération simple qui frappe notre imagination. Encore faut-il, dans la pratique, que les esprits y soient préparés. Quand les colonnes polonaises ont coupé les itinéraires de la XVI^e armée, elles ont rencontré l'ennemi partout; les bolcheviques sont dispersés en groupes, dont l'importance varie de la section à la brigade; les uns se rendent sans combat, mais d'autres résistent. Quelques exemples donneront une idée de l'enchevêtrement des situations.

Comme nous nous rendions le 18 au matin de Nowo-Minsk à Varsovie, nous trouvons la 15^e division arrêtée en échelons sur la chaussée; l'artillerie est en batterie, moi-

tié des pièces tournées vers le sud, moitié vers le nord. L'explication est simple : d'une part on procède à la capture de quelques milliers de Bolcheviques cernés vers le sud; d'autre part on s'attend à une réaction venant du nord.

Ce même jour à Garwolin, le Quartier Général de l'armée, où se trouve d'ailleurs le maréchal Pilsudski, est subitement alerté; on signale l'approche d'une brigade de cosaques, qui a échappé aux 15^e et 14^e divisions et s'est ouvert un passage vers le sud. Les gendarmes et les ordonnances sont immédiatement rassemblés; des barricades sont élevées à la hâte aux issues de la petite ville. Heureusement les cavaliers ennemis ne songent qu'à fuir et contournent Garwolin. Gendarmes et ordonnances montent en camion et se lancent à la poursuite des Cosaques.

Constamment des groupes ennemis franchissent les intervalles qui séparent les différents éléments des colonnes, et coupent les liaisons. Les plus adroits parviennent ainsi à traverser toute la IV^e armée, mais ils se font prendre dans le filet tendu plus à l'est par la II^e.

Il n'est donc pas étonnant que les commandants des divisions polonaises aient hésité au début à lancer leurs troupes à corps perdu; ils ont nettoyé le terrain et ramassé des prisonniers; ce faisant, ils assuraient leur sécurité. Mais ce souci de la méthode et du fini dans l'exécution exerce une répercussion fâcheuse sur la vitesse de progression, qui devient très faible pendant la journée du 18. Et, dès le soir, retentit la voix du commandant en chef, qui rappelle tout le monde à l'observation du but final et prescrit de reprendre la marche à toute allure.

Il est compris et obéi; à partir du 19, la progression s'accélère; on ne s'arrête que devant une résistance affirmée de l'adversaire; toutes les fois que la route s'ouvre librement devant elles, les divisions polonaises parcourent plus de 40 kilomètres dans leur journée.

Naturellement les grandes unités ne peuvent atteindre et soutenir une telle vitesse qu'en négligeant de parti-pris

les formations d'approche à travers le terrain; elles ne quittent la route qu'au moment même de combattre. D'autre part, les armées du maréchal possèdent si peu de cavalerie, qu'elles ont dû réserver cette arme à des missions d'intérêt général; aussi les colonnes qui en sont complètement démunies nous donnent-elles l'impression d'être frappées de myopie; leur sécurité repose uniquement sur l'échelonnement de l'infanterie et de l'artillerie dans la formation de marche. La sûreté du dispositif d'ensemble n'est pas garantie dans des conditions moins précaires; il n'a même pas été possible de multiplier les colonnes; jusqu'à Lomza, la IV^e armée dispose seulement de deux routes, sur lesquelles ses divisions s'échelonnent; les armées voisines ne sont pas mieux partagées. Il s'ensuit que les éléments ennemis, qui réussissent à se glisser entre les itinéraires parcourus par les Polonais, jouissent d'une certaine liberté. Les surprises sont fréquentes.

En débouchant d'Ostrow sur Lomza, un fort détachement mixte de la 15^e division aperçoit à 1 ou 2 kilomètres sur son flanc nord une troupe, d'effectif sensiblement égal, qui paraît marcher dans la même direction; nul doute, ce sont des Polonais. Mais les deux routes se croisent à un moment donné; au carrefour, la méprise n'est plus possible, ce sont des Bolcheviques. Les deux adversaires se jettent immédiatement l'un sur l'autre; une mêlée confuse s'ensuit; les batteries de campagne posnaniennes, bien que menacées d'être envahies, ne peuvent pas ouvrir le feu au début tant les deux partis sont entremêlés. C'est alors qu'interviennent très opportunément des pièces lourdes, que le général Jung avait conservées prudemment à la lisière d'Ostrow : elles tirent au jugé dans la direction d'où l'ennemi a débouché. Dès les premiers éclatements des projectiles de gros calibre, les Bolcheviques sont pris de panique.

Ainsi, pour aller vite, les colonnes ont dû non seulement renoncer à la sûreté éloignée, mais encore négliger dans bien des circonstances les précautions les plus élémentaires.

C'est que la situation autorisait toutes les audaces; les unités adverses étaient tombées dans un tel état de décomposition, qu'en cas de surprise, il suffisait souvent d'oser pour trouver une solution.

Le 20 août, la 15^e division passait le Bug et attaquait Ostrow; nous observions le combat avec le général Jung. Tout à coup, on signale la présence d'un détachement ennemi, fort de quelques centaines d'hommes, à toute proximité du poste de commandement; les Bolcheviques ont contourné l'aile gauche polonaise sans être découverts et marchent droit sur le pont du Bug. Le général Jung n'a sous la main qu'une compagnie de volontaires, des jeunes gens qui n'ont pas encore vu le feu et dont l'instruction a été faite en quelques jours. Il jette ces enfants à la rencontre de l'ennemi; on entend une fusillade aussi nourrie qu'inoffensive; les Bolcheviques s'enfuient.

Cet incident est à peine liquidé, que dans le lointain et dans la même direction on aperçoit une poussière suspecte. Vite on improvise un peloton de cavalerie; comme chef, le porte-fanion du général; comme cavaliers, quelques agents de transmission montés et les ordonnances de l'état-major; pour faire nombre, ces derniers emmènent à côté de leurs montures les chevaux de main des officiers. Le petit « goum » prend le galop dans un style impressionnant et ramène... un convoi bolchevique.

Ce sont là des menus faits, dira-t-on, qui relèvent de la chronique et non de l'histoire. Aussi ne les avons-nous cités que pour les opposer à la circonspection que nous avons signalée pendant la première journée de la poursuite. Certes l'audace n'est pas née spontanément dans les troupes polonaises et dut être provoquée par l'intervention du commandant en chef; mais ce sentiment s'est par la suite développé librement et très rapidement, au fur et à mesure que le commandement subordonné et le soldat prenaient conscience de l'immense supériorité sur l'ennemi de leur situation et de leur moral.

Au fond, le plus grand adversaire des colonnes polonaises n'a pas été la troupe bolchevique; ce furent l'espace et la vitesse. Pour s'alléger, les armées ont dû laisser en arrière, non seulement ce qu'on est convenu d'appeler les impédiments, mais encore un certain nombre d'organes jugés habituellement comme indispensables.

A la IV^e armée, le général Skierski prend les devants avec son chef d'état-major et 4 ou 5 officiers seulement, sur la centaine qui compose son Quartier général; quatre automobiles et une voiture téléphonique constituent le train de ce poste de commandement singulièrement réduit. Tout le réseau des téléphones du temps de paix a été détruit; avec les moyens transportés par la voiture, on arrive à grand'peine à se relier au Grand Quartier Général. Dans ces conditions, le jeu du commandement repose uniquement sur des liaisons en automobile, assurées chaque nuit par les officiers d'état-major. Or, la zone de l'armée ne comprend que les deux chaussées signalées plus haut; toutes les transversales sont formées par des chemins de sable; heureusement, il y a tant de volonté dans la jeunesse ardente qui entoure le chef que toutes les difficultés sont surmontées.

Le Quartier général est resté à plusieurs étapes en arrière; il s'ensuivit une carence complète des Grands Services. D'ailleurs, en l'absence de tout train automobile, on ne saisit pas comment ils eussent pu fonctionner.

L'ordre a donc été donné de vivre exclusivement sur le pays; mais la région est dévastée par le passage des troupes polonaises ou bolcheviques, qui se sont succédées sans interruption pendant un mois. En réalité, ce sont des affamés, des squelettes qui mènent la poursuite; rien ne vit en eux, que la flamme des yeux fiévreux, où se lit l'ardente volonté d'aller jusqu'au bout.

L'évacuation des blessés se fait par les moyens régimentaires, que prolongent quelques convois de charrettes enlevés à l'ennemi. Aucun hôpital de campagne pour recueillir

les intransportables; on les confie à la charité des paysans. Heureusement, les pertes sont extraordinairement faibles; le train de la poursuite est en effet si rapide, que l'ennemi n'a pas le temps d'organiser la moindre résistance; la IV^e armée, qui ramasse 25.000 prisonniers, ne compte pas 500 hommes hors de combat.

La question du ravitaillement en munitions ne se posa même pas; les divisions se suffirent avec l'approvisionnement qu'elles avaient emporté au départ.

Fait qui paraîtra un paradoxe, l'aviation suivait difficilement; l'armée disposait seulement d'appareils « Bristol », à faible rayon d'action; les troupes progressaient si vite que les terrains d'atterrissage devaient être changés tous les jours ou tous les deux jours; or, l'aéronautique polonaise ne possédait ni le matériel, ni le personnel nécessaires pour assurer l'équipement des terrains dans des délais aussi brefs.

L'armée n'avait pas la possibilité de se relier avec ses voisines; la pratique de la radiotélégraphie était inconnue des Polonais à cette époque; nous nous sommes déjà rendus compte de l'insuffisance du matériel téléphonique; enfin l'État-major ne comptait pas assez d'officiers pour assurer les missions extérieures à l'armée. On courait donc tout droit à l'objectif, comme si l'on était isolé. C'est le général en chef seul qui se chargeait de mettre l'accord entre les différents groupements lancés à la poursuite de l'ennemi.

Quand ses unités atteignent la frontière, le général Skierski n'a qu'une idée : donner un peu de repos à ses troupes épuisées, les étaler sur le terrain pour leur permettre de trouver des vivres. Brusquement arrive de l'arrière, c'est-à-dire du Grand Quartier Général, le renseignement que le 3^e corps de cavalerie soviétique a rompu les barrages de la V^e armée; la nouvelle est accueillie par l'État-major avec le plus grand scepticisme; mais le commandant en chef devient plus pressant et envoie l'ordre formel de prendre face à l'ouest un dispositif serré et de

se préparer à la bataille. Le mur sur lequel la fougue de Gay-Khan s'est brisée définitivement, c'est encore le maréchal Pilsudski qui l'a élevé.

La II^e armée polonaise. — Nous nous sommes étendu avec peut-être trop de complaisance sur les opérations de la IV^e armée, parce que nous les avons suivies. Sa voisine, la II^e armée, que commande un jeune chef de tempérament ardent, le général Rydz Smigly, nous offre un exemple de rapidité encore plus caractérisé. Partie le 18 de Miedzyrzec et de Biala, elle atteint le Bug ce même jour et capture quelques milliers de Bolcheviques appartenant à la XVI^e armée rouge. Elle occupe Brzesc-Litewski le 19 et Bielsk le 20. L'avant-garde de la 1^{re} division entre le 22 à Bialystok, où l'on se bat; la ville est prise le lendemain soir, malgré la résistance de l'ennemi (4.000 prisonniers).

Des détachements sont poussés sur Grajewo et parviennent à la frontière le 25 au matin, après un raid de 60 kilomètres exécuté en vingt-quatre heures.

Du 18 au 25 août, l'armée a parcouru *230 kilomètres*, en mesurant les distances à vol d'oiseau; or, il n'y avait dans sa zone d'action aucune chaussée qui permit de tracer un itinéraire rectiligne; si donc l'on tient compte des détours imposés aux colonnes et du temps dépensé à l'attaque de Bialystok, on constate que la vitesse moyenne de la II^e armée a dû dépasser 35 kilomètres par jour. Nous voilà bien ramenés aux prouesses des armées napoléoniennes; c'est avec les jambes de ses soldats que le maréchal Pilsudski a pu achever la bataille gagnée sous Varsovie, par la mise hors de cause complète de ses adversaires.

Il vient naturellement à l'esprit de rapprocher la poursuite polonaise d'août 1920, de celle exécutée par la Grande Armée après la victoire d'Iéna. Nous nous bornerons à signaler deux similitudes assez curieuses.

Dans les deux cas, le vainqueur a eu la bonne fortune de

gagner la bataille sans dépenser toutes ses forces; c'est justement aux unités restées fraîches qu'est dû pour la plus grande part le succès de la poursuite; elles se trouvaient en pleine forme pour gagner le vaincu de vitesse.

En 1806, comme en 1920, le commandant supérieur dut exercer une certaine pression sur ses subordonnés, même les plus ardents, pour obtenir des troupes un effort prolongé. Qu'on relise à ce sujet la correspondance de l'Empereur (1).

V. — LES CAUSES DE LA DÉFAITE BOLCHEVIQUE.

Puisque nous avons fait ressortir la part qui revient aux chefs polonais dans la victoire de leurs troupes, il paraît intéressant de rechercher jusqu'à quel point le commandement soviétique doit être rendu responsable de sa défaite.

Au cours de son exposé, le général Sikorski produit une analyse très serrée de la documentation russe parue après la guerre; il arrive à cette conclusion que la débâcle bolchevique doit être attribuée principalement à une espèce de vertige, dont le haut État-major soviétique a été frappé à la suite de ses succès de juillet et du commencement d'août. C'est d'ailleurs la thèse adoptée par le maréchal Foch dans la préface du livre. La question mérite qu'on s'y arrête.

Dans la bataille livrée au début de juillet, les Bolcheviques ont fait preuve d'une supériorité écrasante sur les Polonais. Ils s'étaient d'abord assuré l'avantage du nombre, qui résultait à la fois de l'effort d'organisation produit pendant la période de préparation et d'une meilleure économie

(1) Napoléon au grand-duc de Berg, 16 octobre, 1 heure après-midi.

Le maréchal Berthier au maréchal Bernadotte, 21 octobre.

Napoléon au même, 28 octobre midi.

Napoléon au grand-duc de Berg, 31 octobre, 8 heures du matin.

Napoléon au maréchal Lannes, 1^{er} novembre, 8 heures du matin

des forces sur l'ensemble des théâtres d'opérations. Nous avons vu, d'autre part, qu'à cette époque leur stratégie dominait nettement celle de leurs adversaires et qu'ils bénéficiaient de l'ascendant moral.

Après avoir battu les Polonais sans difficulté, le commandement soviétique passa immédiatement à l'exploitation du succès; suivant un plan mûri d'avance, il lança ses armées dans une poursuite aussi vigoureuse que cohérente; le 1^{er} août, ses troupes avaient conquis tout le terrain compris entre la Duna, la Bérézina, Bialystok et le Bug, ce qui représente une profondeur variant de 400 à 450 kilomètres. Des succès aussi éclatants, remportés dans des délais aussi courts, devaient naturellement engendrer un certain mépris de l'ennemi.

Les Bolcheviques ne paraissent pas avoir été impressionnés par la résistance des Polonais sur le Bug et ne se sont pas rendu compte que ces derniers rompaient le combat de propos délibéré. C'est qu'en effet, des quatre armées polonaises opérant sur le front nord, deux seulement, le groupe de Polésie et la IV^e armée, manifestaient un retour de combativité; les deux autres, le groupe Roja et la I^{re} armée, continuaient une retraite précipitée qui tournait à la déroute.

Il est également curieux de constater que l'État-major rouge ne perçut pas les réactions qui se produisaient en arrière du front encore mouvant présenté par ses adversaires. Faute d'aviation, il est réduit à des renseignements de contact; il ignore complètement les mouvements de concentration en cours dans le parti opposé. Trouvant à chaque pas en avant des traces évidentes de la fuite de la population polonaise, il ne se doute à aucun moment du sursaut moral qui secoue alors toute la Pologne et se transmet à l'armée.

Dans ces conditions, le commandement soviétique n'éprouve aucune hésitation, lorsqu'après le passage du Bug, la question se pose pour lui de savoir s'il doit continuer

jusqu'à l'objectif final, Varsovie, ou s'arrêter pour organiser le terrain conquis et les arrières des armées; il choisit la première solution. Il a même à cette époque une conviction si ferme dans la facilité du succès, qu'il abandonne définitivement les formations en profondeur conservées jusque-là; il met tout son monde en ligne, pour assurer l'exécution de l'immense mouvement débordant autour de Modlin, qui doit, dans son esprit, emporter les dernières velléités de résistance de l'ennemi.

On connaît les résultats de ces décisions :

— L'aile droite est entraînée à une telle distance du centre de gravité des forces, que, des deux groupements la composant, l'un, la IV^e armée, ne peut parvenir à la bataille que par fractions successives et se fait battre en détail; quant au second, le III^e corps de cavalerie, la défaite est déjà consommée quand il entre en jeu. *Le Commandement soviétique a perdu ainsi l'avantage de la supériorité numérique.*

— En face des Polonais, regroupés dans un dispositif qui leur assure des possibilités d'action variées, les armées bolcheviques se présentent sur la Vistule, de Deblin à Plock, sous la forme d'un cordon interminable; elles ne peuvent agir que droit devant elles. *Le Commandement soviétique a renoncé ainsi à toute liberté de manœuvre*; dès l'apparition de la contre-offensive polonaise sur son flanc gauche, il n'aura d'autre ressource que de retirer les deux armées menacées.

— En poussant au delà du Bug, sans organiser ses arrières, *il se met enfin dans l'impossibilité de soutenir une bataille, même sur son front.* Les unités arrivent devant Varsovie dans un état de délabrement complet; les effectifs ont fondu pendant la poursuite; les coffres sont vides, et aucune réserve de munitions n'a pu suivre. Les troupes polonaises au contraire se sont reconstituées et complétées en touchant au cœur du pays; leur artillerie n'a jamais été aussi nombreuse, ni mieux approvisionnée; elles ont enfin

entendu l'appel adressé par la nation entière à ses fils de l'avant et se présentent au combat animées de cette volonté de vaincre qui prédispose aux grands efforts.

La victoire change de camp.

En somme, le commandement soviétique fut sur le point de gagner la guerre à la fin de juillet; il la perdit en août par témérité. Resté sur l'impression des succès initiaux, qui furent considérables, il méconnut la valeur de ses adversaires. Clausewitz eût écrit que les *Bolcheviques avaient dépassé, sans s'en apercevoir, le point culminant de la victoire.*

C'est que la conduite des opérations n'est pas seulement une science régie par quelques règles, dont l'application suppose d'abord du caractère, puis un raisonnement juste et une expérience acquise par l'étude ou par la pratique du commandement. C'est aussi un art reposant sur la combinaison de facteurs matériels et de facteurs moraux; les premiers sont mesurables; les seconds sont d'une variabilité extrême; pour suivre toutes les fluctuations de ces derniers, il faut posséder à la fois une certaine sensibilité et une solidité de jugement qui résistent au succès comme au revers.

Il est déjà difficile d'évaluer avec exactitude et à tout moment le rendement que l'on peut tirer de ses propres troupes. Bien rares sont les chefs suffisamment doués pour apprécier les variations du potentiel moral de l'adversaire au travers des situations confuses, obscures et journellement changeantes de la guerre de mouvement.

Le caractère n'a pas manqué au Commandement soviétique. Il était de formation très récente, composé de chefs très jeunes, qui se réservaient la décision; pour les questions d'application, ils étaient forcés d'accepter l'aide de professionnels recrutés dans l'ancien État-major russe; mais on se doute bien que les conseils de ces derniers n'étaient pas suivis dans les moments d'exaltation. C'est ainsi que la continuation de l'offensive au delà du Bug dénote surtout un manque d'expérience, car toutes les

apparences s'accordaient alors à tromper les Bolcheviques. Par contre, l'impuissance du dispositif final indique nettement que le doute n'effleura même pas leur esprit; cette fois la présomption est manifeste, fruit de l'orgueil développé par les premiers succès.

VI. — CONCLUSION

La bataille de la Vistule a beaucoup frappé les imaginations; elle s'est présentée sous des formes simples et saisissables pour tous les esprits; elle a produit des résultats complets. On peut la classer parmi les belles manœuvres de la Guerre mondiale.

La conception de la bataille de la Vistule partait d'une position si compromise, qu'aux yeux de beaucoup d'experts militaires la partie paraissait définitivement perdue. C'est que, non seulement la situation stratégique était déplorable, mais encore, symptôme plus grave, le moral des troupes polonaises semblait irrémédiablement atteint.

Au moment le plus désespéré, deux faits nouveaux se produisent, dont l'importance échappe à l'ennemi. Sous l'influence d'un plan bien conçu, par un simple recul de quelques lieues, les armées polonaises du théâtre d'opérations principal améliorent leur position : elles reçoivent des renforts de l'intérieur et se grossissent en même temps d'unités prélevées sur les fronts secondaires, qui sont sacrifiés; elles se transforment en quelques jours. Mais surtout ce redressement stratégique est complété par une véritable rénovation morale; les troupes qui jusque-là descendaient vers l'Ouest, sourdes à la voix du devoir, se ressaisissent soudain en arrivant au cœur du pays; elles répondent à l'appel de la nation, qui les supplie de défendre la patrie; elles font demi-tour et repartent vers l'avant.

Alors l'ennemi, qui a cru la victoire définitivement acquise, se bute à la défense de la tête du pont de Varsovie et reçoit en même temps, au nord de Modlin, des coups

dont la violence et la pénétration vont en croissant; il s'étonne, s'irrite et se décourage même. C'est à ce moment que se produit ce que Napoléon appelait « l'événement ».

Une masse, soigneusement réservée, se déclanche soudain, dévale à toute vitesse sur les arrières de l'adversaire, entraînant avec elle les autres armées polonaises.

Toutes les unités ennemies sont abordées, prises de flanc ou à revers; elles fuient éperdument; mais la plupart ne trouvent pas d'issue et sont obligées de se rendre ou de passer en Prusse Orientale.

En dix jours, tout est consommé. La Pologne est sauvée.

La presse mondiale a crié au miracle, comme après la bataille de la Marne. Mais il faut savoir reconnaître que la Pologne méritait bien la victoire. Pour jeune et inexpérimentée qu'elle fût, son armée s'est montrée au mois d'août supérieure à celle des Soviets. Le soldat polonais a fait preuve dans les journées de crise de plus de ressort, de plus de patriotisme que le soldat moscovite; il a plus de race que son adversaire. Le Commandement, malgré son défaut d'homogénéité, accuse une supériorité de talent et de volonté incontestable sur celui qui lui est opposé. Le chef supérieur, le maréchal Pilsudski, domine de haut ceux qu'il a vaincus. La nation enfin réagit magnifiquement à l'heure du danger; la volonté de vaincre, c'est elle qui l'a imposée à ses fils. En essayant de se faire une synthèse de cette période historique, le lecteur aura sans doute, comme nous, l'impression qu'il est plus difficile de s'expliquer la défaite du début que le succès final.

Le général Sikorski termine son œuvre par l'exposé des résultats de la victoire polonaise, dont la portée dépasse la Pologne. De même que la bataille de Vienne sauvait la chrétienté de la menace turque, de même la victoire de la Vistule délivrait le monde civilisé de la hantise d'une révolution en marche, appuyée par les baïonnettes moscovites; par deux fois en deux siècles, la Pologne arrêta l'invasion orientale. Elle a mérité la reconnaissance de

l'Europe; elle a consacré par des faits éclatants son droit à l'indépendance.

L'ouvrage du général Sikorski a paru tout d'abord en Pologne; le commandant Larcher, qui l'a traduit en français, a eu le talent de restituer fidèlement toutes les idées dans un style sobre et nerveux, qui les met en relief. C'est un livre intéressant dans toutes ses parties et appuyé par une documentation souvent inédite. L'auteur abonde en aperçus généraux, cherchant constamment à tirer enseignement des faits. Il ne force pas l'opinion du lecteur, mais il conquiert les convictions par la profondeur de la pensée et par un souci évident d'impartialité; il eût pu se montrer sévère en maintes occasions; il lui suffit d'être juste, avec une tendance marquée à l'indulgence.

L'impression que laisse cette œuvre est certainement celle que souhaitait le patriote polonais : un sentiment de confiance dans la vitalité de notre alliée.

La victoire de la Vistule fut l'acte capital de la campagne de 1920; à vrai dire, il fallut encore une bataille, celle du Niémen, pour abattre définitivement la puissance militaire des Soviets; mais dans cette dernière rencontre, les Polonais accusèrent une telle supériorité de moyens matériels et de moral que la décision ne fut jamais mise en doute.

Maintenant, huit années ont passé; ceux qui n'ont pas vu la Pologne depuis les temps héroïques, mais tourmentés, de la guerre de l'Indépendance, ne la reconnaîtraient pas aujourd'hui. Au lieu d'une armée improvisée, dont le général Sikorski ne nous a pas dissimulé les faiblesses, une organisation militaire solide, reposant sur des cadres qui s'instruisent avec passion sous la direction du maréchal Pilsudski, et qui travaillent avec la confiance que donne le soutien de l'opinion publique. Les ruines accumulées par les guerres de 1914 à 1918 ont été relevées; le réseau ferré est en état, considérablement développé; l'agriculture est restaurée; l'industrie encouragée, on dirait plus

justement dirigée de haut, par le Président de la République, M. Mociski, est capable, dès maintenant, d'assurer la liberté économique du pays; la monnaie est assainie. La diplomatie polonaise a enfin conquis la place qui lui appartenait.

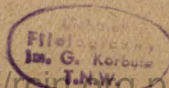
A l'énergie que la Pologne a montrée pendant les journées critiques d'août 1920, le monde a reconnu que la nation nouvellement ressuscitée méritait de vivre; huit années de labeur opiniâtre dans la paix, de volonté persévérante, ont prouvé qu'elle était capable de se développer; et l'on peut même affirmer qu'elle n'est pas arrivée au terme de son évolution. Ce sont là des garanties sûres contre l'ambition et les convoitises de voisins dangereux.

Biblioteka Seminarium
Hist. Lit. Polskiej U. J. P.

8103.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT, NANCY-PARIS-STRASBOURG-1929

K. 12987.



<http://rcin.org.pl>

BIBLIOTEKA IBL

W

12987